DANS LA ROUTE

Fiction & Cie



Maryline Desbiolles

DANS LA ROUTE

Seuil
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN : 978-2-02-107888-6

© Éditions du Seuil, mars 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

À mon père

Au début on était au bord. C'était il y a peu et je ne m'en souviens déjà plus avec précision. Tout était blanc, comme sur une photo surexposée, les contours bouffés, les détails avalés par la lumière. Crayeuse, la lumière. Mais si je dis « crayeuse » c'est sans doute à cause de la poussière qui s'élève de la route. Et j'aurais dû commencer par elle, car c'est la poussière en vérité, plus que la lumière, qui blanchit la mémoire.

La poussière de la route sens dessus dessous : on construit un rond-point juste là, à l'embranchement des voies pour Blausasc et pour le col de Nice, juste là, avant les lacets, avant la grimpée entre les dunes de marne grise ou plutôt argentée sous le soleil qu'elles semblent recueillir dans leurs bosses de chameau, si bien qu'il ne sort d'elles qu'une végétation rare, torse, comme rescapée de l'incendie. C'est un rond-point modeste, quoique baptisé pompeusement giratoire et dont l'aménagement est annoncé en aval sur un énorme panneau,

mais les travaux ont commencé au mois de mai, tout le printemps et l'été de travaux, et la journée que je dis dans la lumière blanche est en octobre, dans une arrière-saison encore chaude, pas longtemps avant qu'on revête la chaussée d'enrobé, mot que j'ai appris à l'occasion, et qui n'est ni le goudron ni l'asphalte mais un mélange de graviers, de granulats concassés, de sable, le tout lié par du bitume, caramel enrobé de chocolat, mot dont la douceur ne dit rien des trois nuits de grand chambardement, des trois nuits qu'il faudra pour recouvrir cent cinquante mètres de route, le rond-point et le bout de départementale qui passe devant les trois maisons du lieu-dit La Fontaine de Jarrier.

Le jour d'octobre blanc, il y a des grosses machines sur la route, bruits des moteurs, scraper, bulldozer, marteaux-piqueurs un peu plus loin, gueulements des hommes, comment s'entendre ? de plus en plus forts comme s'il s'agissait d'annoncer un désastre imminent, gueulements et percée de l'alarme lancinante des engins qui reculent, sans compter la poussière qui aurait tout occulté, tout effacé, s'il n'y avait eu Sasso assis sur une chaise qu'il a sortie de chez lui, et qui depuis ce qui reste de trottoir assiste sans bouger à ce qui est somme toute un spectacle faramineux, plein la vue, plein les oreilles, plein la figure, on peut imaginer qu'au soir il sera recouvert de poussière, blanc lui-même, est-ce qu'il a décidé vraiment d'assister au spectacle ou est-ce qu'il prend le soleil,

malgré tout ? aussi fou que cela puisse paraître, estivant désaxé au milieu du foutoir, la casquette bien enfoncée et les mains posées sur sa canne, image du bon petit vieux qu'il n'est pas, pas apaisé, pas tranquille comme Baptiste, violent et passionné au contraire, sa femme est morte il y a quelques jours, sa femme avec qui il a vécu soixante ans durant, qu'il a accouchée lui-même de leurs deux enfants, qu'il a soignée jusqu'au bout, torchée, lavée, enfermée dans la chambre quand décidément elle voulait s'enfuir, atteinte qu'elle était de la maladie d'Alzheimer, mais il ne voulait pas qu'elle lui échappe jamais, appelons ça de l'amour, les souvenirs de sa femme sont les siens, tous sans exception, et son oubli, il le lui a pris aussi, il dit qu'il ne va pas tarder à mourir à son tour, et je l'en crois capable, capable de s'enfoncer le chagrin dans la gorge, dents serrées, yeux fixes, jusqu'au dernier souffle, sans mollir, appelons ça de l'amour, j'ai aimé cette femme, j'aime cette femme, me disait-il, les deux ou trois fois où nous avions parlé ensemble, et pas du temps qu'il fait, comme on voit, on savait bien qu'il ne parlait toujours pas d'affection, pas de tendresse, même à son âge, mais d'amour, un vin lourd qui donne mal à la tête, il disait sans transition qu'il regardait la télé toute la nuit, les films pornos, j'aurais préféré ne pas entendre, l'amour tordu, barge, et joyeux aussi, comme ces matins où il courait après le tram et le prenait en marche pour aller voir sa belle couturière,

peut-être se figurait-il parfois qu'elle lui cousait ses tissus sur la peau à petits points serrés, points de chaînette, points de croix, et que les gouttes de sang crevaient l'étoffe, ça lui faisait des choses, il est jaloux de sa mort, de la pourriture qui gonfle en elle, il serait capable de s'enfoncer le chagrin dans la gorge, il serait capable de beaucoup plus encore, en attendant il prend le soleil devant la chaussée ouverte, c'est la première fois que je le vois si longtemps sur le pas de sa porte, il ne faut pas moins d'un chantier pour le tirer hors de sa maison, pour le tirer du canapé devant la télé, jour et nuit la télé, lui qui a la religion du travail, quand il travaillait au Gaz il n'a jamais fait grève, c'était un jaune, il s'en vante, et personne n'a jamais pu l'empêcher de travailler, il le dit et on le croit, il est capable de crier très fort, il peut faire peur rien qu'en hurlant, on le croit, on croit entendre dans sa voix qu'il n'eût pas hésité à en venir aux mains, des mains grosses et larges et rouges comme celles de sa femme qu'on aurait dit dessinées par un petit enfant tant elles n'allaient pas avec ses bras et son corps menus, des mains presque mauves celles de sa femme, elle qui fut pourtant couturière, habile de ses menottes de demoiselle, mais c'est qu'à sa retraite à lui ils ont reconstruit tous les deux la vieille maison du bord de la route qu'ils avaient achetée pour une poignée de figues. À soixante ans passés, quand je l'ai connue, elle était encore très brune, la peau mate, et ses grosses mains mauves qui

évoquaient aussi des pinces de crustacé. Ils ont refait eux-mêmes les murs, les dalles de béton, le toit, sans machine, pas même une bétonnière, vraiment *a mano*, gâchant le béton à la pelle, un volume de ciment, deux volumes de sable, trois de gravier, un demi d'eau, drôle de gâteau madame Sasso, habitant le chantier, ce que revivait peut-être Sasso en s'autorisant une sieste au ras de la route éventrée, ils ont refait la maison des années durant, été comme hiver, l'été il fait plus chaud et l'hiver bien plus froid qu'à Nice dont le centre n'est qu'à treize kilomètres, la borne jaune et blanche un peu plus bas l'indique, beaucoup plus froid même, on connaît ici les températures négatives et les gelées, un climat propre à vous cuivrer la peau. Sasso dit avec fierté combien sa femme et lui en ont bavé.

Et c'est sans doute ce qu'il regarde, des hommes qui peinent comme ils ont peiné, sa femme et lui, sur ce même bout de route. Qui peinent et qui s'appliquent, même si ce sont tous des Arabes, des Tunisiens sans exception, sauf le chef de chantier, un blond très blond, au visage mince, l'allure adolescente, tous ses ouvriers ou presque ont l'âge que doit avoir son père, et quelques-uns de son grand-père, il s'est pourtant souvent vanté, Sasso, de ne pas faire du travail d'Arabe, il pourrait se vanter encore de ne pas avoir fait du travail d'Arabe, même s'il admire en connaisseur les joints entre les bordures préfabriquées du trottoir, les joints bien talochés,

avec grande application, par le vieux type buriné dont le bonnet cache les cheveux blancs et dont je saurai bientôt qu'il s'appelle Mana, qu'il a pris sa retraite de l'entreprise à soixante-quatorze ans, il y a quatre ans, et qu'il travaille toujours, mais comme intérimaire, sa retraite est trop maigre, il rigole, Mana, et je vois qu'il lui manque beaucoup de dents. Un matin, comme le chemin est trop défoncé par les travaux pour que je puisse sortir de chez moi en voiture, attends attends, il dit, et il va chercher un madrier qu'il place en travers du chemin, attends attends, il dit, et pour que je puisse rouler plus commodément il fait devant le madrier un chanfrein de sable et de graviers qu'il aplanit en deux temps trois mouvements avec une pince à bordure, aussi gracieusement que s'il liait d'une herbe un bouquet de fleurs des champs et me le tendait, attends attends, depuis le bord du chemin. Je crois que c'est à cause de ce chanfrein dérisoire, éphémère, aussi appliqué qu'une frise au bas du cahier de l'écolier que Mana n'a sûrement jamais été, ce petit tas parfait de sable, que j'ai vu la route à nouveau, que j'ai vu la route, le chantier qui la transformait, la brassait, remuait ce que je savais d'elle et ne savais pas de sa longue histoire, que je suis entrée en elle.